

## Les chroniques désabusées 2

### Le Taiji moderne : de fondation en dérives

Dans ma précédente chronique, je posais une question dérangeante, à savoir si dès le début de sa vulgarisation, le Taiji quan n'aurait pas été entaché de fumisterie. Qu'aujourd'hui ce soit le cas, c'est une évidence comme le prouve, entre autres, le recours à des généalogies fabuleuses, les démonstrations bidons des charlatans de « l'énergie interne » ou encore ces portraits fabriqués de toutes pièces censés représenter Yang Luchan et Yang Banhou que l'on a vus apparaître dans toutes sortes de publications<sup>1</sup>. En ce qui concerne la dimension martiale, que je ne nie pas pour quelques branches du Taiji quan mais qui se fonde le plus souvent sur des emprunts extérieurs (techniques de lutte chinoise par exemple), il suffit de regarder sur *YouTube* les prestations du célébritissime Zheng Manqing et de son fameux disciple Huang Xingxian pour se demander si les inconditionnels soixante-huitards de ces deux maîtres n'avaient pas trop abusé du pétard... Enfin, d'un autre point de vue, je demande à voir les preuves scien-ti-fi-ques de l'action prophylactique du Taiji quan, art de longue vie qui serait en cela supérieur à la plupart des autres disciplines corporelles depuis les arts martiaux chinois dits « externes »\_ j'ai pourtant constaté qu'en Chine les vétérans de ceux-ci étaient souvent plus frais que leurs homologues Taiji \_ jusqu'aux plates gymnastiques occidentales (mais entre Pilates et Zheng, je n'hésite pas un instant !). Il ne s'agit pas ici de remettre en question les bénéfices d'une pratique quotidienne du Taiji quan pour le Pékinois chenu ou le Parisien exténué et je considère que l'élaboration de la forme des 24 mouvements en 1954 et sa propagation tous azimuts sont à porter au crédit de la Chine de Mao. Mais il reste que, selon moi, cette discipline gestuelle repose en grande partie sur des mythes par rapport auxquels il s'agit maintenant de retrouver du bon sens.

Mon ouvrage à paraître chez Guy Trédaniel, *La transmission du Taiji quan, de l'art traditionnel aux pratiques modernes*, vise à donner une idée de ce que pouvait être une pratique ancienne du Taiji quan, celle qui s'était développée à Pékin avec les ténors Yang Luchan et Yang Banhou. Les principales différences entre cette pratique et les styles Yang, Wu ou assimilés portent sur un plus grand réalisme des exercices martiaux et surtout sur un travail de conditionnement physique que les représentants de ces styles choisirent délibérément d'écarter en le qualifiant, non sans mépris, de travail « externe ». Comme on le sait, les premiers élèves des fondateurs Yang Chengfu et Wu Jianquan furent issus du milieu des pratiquants d'arts martiaux. Il est moins connu que ces pionniers ne pratiquèrent pas d'emblée les formes Yang et Wu, pour la bonne raison que ces styles n'existaient pas encore... Ce qui d'ailleurs n'empêcha pas plus tard d'en attribuer la paternité à Yang Luchan pour le premier et à Quanyou pour le second. Une étude biographique des disciples de Yang, que l'on trouvera bientôt sur ce site, montre que les plus anciens d'entre eux furent tous des adeptes de la boxe chinoise alors que les derniers à les rejoindre furent généralement des intellectuels. Avec l'installation des fondateurs dans le sud de la Chine, la pratique évolua en s'adoucissant pour s'adapter à une nouvelle clientèle, bourgeoise et cultivée, qui ne souhaitait ni s'agiter ni prendre de coups mais qui voulait tout de même se valoriser par l'illusion d'une pratique martiale « supérieure » et d'une recette secrète de longue vie. Aux alentours des années 1920, Wu Huichuan, un des premiers disciples de Yang Chengfu, soulevait des poids et cognait dans un sac de plus de 100 kilos pour se préparer au combat. Quand il montait sur le ring \_ qui en Chine était plutôt une estrade\_ cela donnait probablement une sorte de lutte rudimentaire et violente. Plus tard, le fluet Zheng Manqing qui se contentait de gesticuler

---

<sup>1</sup> A ma connaissance, je suis le premier à avoir montré qu'il s'agit de faux grossiers. Cf. ma note à l'édition française de Fu Zhongwen, *Maîtriser le style Yang de Taiji quan*, Le Courrier du Livre, 2003, page 30 note 20.

mollement devait atteindre quant à lui un tel niveau de maîtrise du *qi* qu'il lui suffisait d'une poussée pour se débarrasser de son adversaire transformé en baudruche et cela, bien sûr, sans froisser sa longue robe chinoise !

Le succès du Taiji quan dans ses formes lentes tient au fait qu'il donne une image de soi rassurante et valorisante : je progresse chaque jour sans fatigue ; l'ennemi réduit à l'impuissance n'existe plus ; centré sur mon nombril (le fameux centre énergétique) je me fonds dans l'univers, j'entre en communion avec le Tao... On comprend ce que peuvent procurer ces croyances qui renvoient à un idéal culturel symbolisé par le vieux maître chinois et combien tout cela s'accorde avec l'idéologie du New Age.

En ce qui concerne le Taiji quan ancien, les motivations des adeptes furent tout autres. Les paysans du Henan qui élaborèrent les premières techniques de combat avaient une mentalité frustrée que l'on imagine aux antipodes de celle des intellos et richards shanghaiens ou cantonnais qui formèrent les derniers contingents d'élèves de Yang Chengfu. Imprégnée de la religion populaire qui suscita en 1898 la rébellion archaïque des Boxeurs, la plèbe crottée de Chenjiagou ignorait tout des arguties des exégètes modernes des textes classiques du Taiji quan. Pour tout dire, ils ignoraient même l'existence de ces textes ! Ils ne pratiquaient qu'une des innombrables formes de boxe chinoise, plus ou moins efficace, apparues dans le monde rural. Plus tard, lorsque le Taiji quan parvint à Pékin, celui-ci subit une triple influence. Celle tout d'abord des mandarins qui s'en étaient emparés et qui, les premiers, contribuèrent à l'intellectualiser. Il est inexact de penser que la simplification du Taiji quan découle de cette influence. Un art de combat peut s'adresser à l'intelligence et être très élaboré tout en présentant une efficacité certaine comme le prouve l'exemple de la *Verdadera Destreza*, escrime scientifique de l'Espagne de la Renaissance. La seconde influence vint de ces soldats du bataillon *Shenji ying* qui s'approprièrent le nouvel art martial en contribuant à lui donner une dimension rituelle ; réaction traditionnelle à la modernisation de ce corps d'armée qui bénéficia de l'enseignement d'instructeurs européens. Il faut rappeler ici que ces Mandchous et Mongols formaient une élite guerrière dans un pays qui en tout temps en fut dépourvu au bénéfice de la classe des lettrés. Ils apportèrent notamment au Taiji quan en gestation les techniques de lutte et d'escrime qui leur étaient familières. La troisième influence fut qu'en s'échappant de son isolement rural, la technique du Taiji quan s'enrichit au contact des nombreuses écoles d'arts martiaux chinois implantées dans la capitale : *yue jia sans hou, san huang pao chui, tong bei quan*, etc.

Bien entendu, il ne s'agit pas de prétendre que le Taiji quan du *Shenji ying* est le seul véritable Taiji quan, celui qui permettrait de se défendre efficacement ou de développer une forme physique exceptionnelle, etc. L'art de combat dépend de nombreux facteurs dont en premier lieu le capital génétique du pratiquant cela avec la capacité de son entraîneur-instructeur à le rendre performant en le préparant de la façon la plus réaliste possible. De ce point de vue, il me semble que le Taiji quan du *Shenji ying*, possède deux inconvénients majeurs qui sont, d'une part, sa dimension initiatique et, d'autre part, la recherche d'une qualité corporelle difficile à acquérir, en l'occurrence le *rouhua* que je traduirais ici par « souplesse-mobilité ». Mais ces deux inconvénients, entre mysticisme et stylisation du geste, ne sont-ils pas ceux de la majorité des styles de boxe chinoise comme, du reste, de la plupart des arts martiaux de l'Asie ? Par ailleurs, on ne peut nier que le caractère secret de sa transmission a entraîné une certaine sclérose même si, comparativement au style Yang par exemple, il reste plus complet et réaliste sur le plan physique comme sur celui de l'autodéfense.

Cela dit, on n'y trouve heureusement pas ces superstitions qui caractérisent la pratique des styles modernes, superstitions sur lesquelles je reviendrai prochainement.

José Carmona. Écrit le 19 mai 2007.